

ARSEGUEL, MEMBRE FANTÔME

(Autobiographie du bras gauche. Éditions Tarabuste. 2017.)

Je pense ici bien sûr à Michaux qui à cause d'un problème de bras cassé, avait tout à coup découvert "Michaux côté gauche". Beaucoup moins à Twombly et aux évidences qui ont surgi dans les années 70 de devoir écrire ou peindre mal comme un gaucher (qui plus est, dans un *bon milieu*). Le Twombly d'Arseguel, c'est Tapiès.

Ce serait plutôt, dans le versant populaire, la plus grande rapidité dans le sport, comme le Fante de 1933 *fut une mauvaise année*, avec son héros qui veut devenir un champion de base-ball, et masse sans cesse son bras gauche (auquel il parle pour l'encourager), avec l'Onguent de Sloan. "J'avais fière allume à l'époque, la souple démarche d'un tueur à gages, la décontraction typique du gaucher, l'épaule gauche légèrement tombante." "Mais Le Bras me permettait d'aller de l'avant, ce cher bras gauche, le plus proche de mon cœur."

Je pense aussi à cette nouvelle de Maupassant où un pêcheur perd son bras arraché par le filet : comme l'expédition sera longue, il le conserve dans la saumure au milieu des poissons et le célèbre par un enterrement au retour.

*

Le voyage au pays des morts de Gérard Arseguel se marque de signes délicats, presque imperceptibles : branche de noisetier qu'un mort secoue dans la poussière comme des enfants sur le bord de la route ou comme le sourcier avec sa fourche de coudrier.

Méfiez-vous des morts car ils ne sont pas morts
 tout à fait et du fond de leur mort
 même la plus parfaite ils bougent
 quelque chose incolore chiffon branches
 de noisetiers ils frappent la poussière
 se parent de ses grains menacent sans répit
 et pour qu'ils se replient dites ce que l'on dit
 quand on est démuni, *bandits* !

Parfois les méandres du poème et de la prière sont tels que
 la mélodie l'emporte sur tout sens, car si les morts nous com-
 prennent, c'est aussi à l'aide d'énigmes et de litanies solaires.

Dans les jours secs sans abri
 la pensée les volets claqués
 tout de suite Bourre précoce
 sur les jambes l'étroite serrée
 de la feuille (O l'an fermé !)
 j'enviais le rouge été la grondante
 chaleur massive, s'avilir !

Puis la lumière des morts se heurte à celle des vivants, dans
 un pan d'intermonde, et la lumière intense du soleil rejoint
 l'éclairage *del lámparo* (celui qui permet de pêcher les piballes
 en braconnant).

Comme le cœur sous les branches exulte
 au plébiscite du torrent comme les arbres
 démesurés dressent la tête dans un ciel
 fou et retombent et ne se plaisent à rien
 (lampe le temps
 lámparo sa lumière)
 je vis au pied des monts de la dépossession

L'entrée du pays des morts chez Bruno Dumont se trouve
 dans le désordre agricole à l'arrière des fermes. Chez
 Arseguel, c'est toujours dans la majesté et l'éblouissement
 d'une sente prodigieuse, dans les éclats de quartz et de mica,
 dans un moment de soif intense.

Avec Arseguel on est toujours en vacance : vacance de l'identité, plénitude du monde. Il apporte sur cette rotondité la vision kaléidoscopique de l'œil de l'abeille, danse sur ces fractures, ces limites, ces facettes. Arseguel c'est de l'art sec dans la coupure et plantureux dans le surgissement. Rien de puritain ; c'est le rubis qui fâche.

Au moment du Mécrit, Denis Roche ouvrait tous les recueils de poèmes et après deux ou trois pages il les refermait, rassuré : "C'est encore la même chose." disait-il.

Sauf à lire Arseguel. Il avait été très frappé par *Le Tapiès* paru dans Manteia, et par *Décharges*, plus tard.

Ici le mystère on ne peut le taire, mais du moins on le chante et le danse et l'aborde de tous les angles.

Puis cet homme qu'on a vu parcourir les lacets de Haute-Provence avec la machine à écrire et une caisse de livres à l'arrière de sa voiture parmi lesquels *Le schizo et les langues*, dans sa capacité de transmutation de toutes sortes d'ouvrages y compris scientifiques vers une toute autre langue poétique, et sa puissance non pas de *dégradation* (comme Denis Roche), mais *d'incantation*, me fait penser au Néruda en fuite sur un âne écrivant le Chant Général, avec une bouteille de vin dans ses sacoches.

Quand je t'ai quittée poursuivi, tout hérissé
de barbe et de besoin, sans linge, sans papier
pour écrire les mots qui sont ma vie, avec rien d'autre
qu'un petit sac, j'ai pris deux livres
et un tronçon d'épine à l'arbre frais coupé.
(Les livres : une géographie
et le Livre des Oiseaux du Chili.)
(Pablo Néruda. *Canto General*. 1950)

*

Son *Esthétique de l'Abandon* ne peut manquer d'évoquer la très belle écriture de *À Feu Doux*, bien que ce soit un tout autre registre : ici on est dans le plus pur chant Orphique où le souvenir de l'aimée épouse tout le paysage :

L'espace tremble Ton absence
fait frissonner les arbres
du jardin.

Falaise le cœur
le roulement d'un mot
dans la montagne
Les syllabes de ton visage.

Alors que là-bas on était dans les précieuses reliques :

Je pars. J'ai donné à manger aux chats, oiseaux...
Dès demain je vais chercher un appartement
ou autre chose. Je reviendrai chercher
mes affaires et mes chats. J'espère
qu'on pourra se parler. Je n'en peux plus. Je suis malheureuse.
Je verrai bien où je vais aller. Au revoir. Baiser.

Mais c'est la même tension vibratoire de l'or : d'un côté la
chair des Dieux, de l'autre les copeaux qu'il laissent après eux,
la pelure. Or & orage.

Et plus loin, à la toute dernière fin de la *Théorie de l'Envol* :

elle est morte
elle te regarde.

*

En hommage (et en attendant mieux !), ce paragraphe
extrait d'un texte sur Villon, dans *Histoire Deux* :

“À ce moment-là *Brasdroit* me faisait mal à la suite des tra-
vaux d'abatage dans les bois de Montfaucon. Est-ce que
Brasgauche prendra le relais ? J'ai moins confiance pour le
direct, le foudroiement. *Brasdroit* est devenu trop douloureux
à la suite des extensions nécessaires à la hache et de son
déploiement loin de soi en arc de cercle sur les tendons du
biceps crural et l'extenseur commun des doigts. Ce moindre
rien de douleur, et me voilà totalement démuné comme Villon
sans son rideau, dans le cas d'un combat soudain, imprévisible.”

Puis surtout Armel Guerne à propos d'un autre “cher
Gérard” : “La vie est au bord de la vie.”

Onuma Nemon